

Pour Julia Kristeva,  
sans qui

# DE PROFUNDIS

PENSÉE · ÉCRITURE · ART

n'existerait peut-être pas !

J. Vallejo  
23



numéro zéro - octobre 2023



## *Pourquoi Sollers en temps de détresse*

### INTROÏT

Rome, le 22 mai 2023. Un peu avant six heures du soir, je sors en hâte de ma petite pension de bonnes sœurs où l'on s'use le dos et les mains aux œuvres de charité et, chose rare, la porte d'entrée est grande ouverte, cette lourde porte en acier blindé qui ne s'ouvre et ne se ferme que de l'intérieur, que par cette fille de sainte Anne qui règne ici en maîtresse, que l'on appelle en s'époumonant dans la cage d'escalier pour la prier de descendre avec ses clefs et sa très bonne volonté. De la rue m'arrive l'odeur caractéristique des lauriers-roses qui bordent la rue et font tout le charme de ce quartier romain. Je m'arrête sous la grande statue de cire, unissant dans un même bloc sainte Anne et sa fille Marie, qui pour une fois ne semblent pas en trop mauvaise santé, malgré leur peau grêge comme un coing sous la lune ; leurs yeux clairs flamboient, ouverts sur le vide, de l'éclat fort d'une lumière qui, déjà, est celle de l'été.

D'un pas vif, qui fait battre comme un tambour la semelle de mes bottes sur les *sampietrini*, il me faut traverser les forums bondés et la *piazza Venezia*, rejoindre le *rione Regola* et ses ruelles tordues – dernier virage à gauche, et le vide se fait, comme si l'on traversait d'un coup un sas invisible, étanche à la marée géante des touristes drogués, endormis, sous contrôle. Là se dresse l'église qui n'est qu'une gigantesque porte, la Très-Sainte-Trinité-des-Pèlerins avec ses colonnes terre d'ombre, couleur de désert sombre, et

son lion soucieux. La demie approche, et mon cœur qui bat fort dans ma poitrine se confond avec le bruit de mes pas et maintenant de la grande cloche pour ne plus former qu'une unique pulsation, celle, rapide et pressante, de l'appel. Que les cloches de la Très Sainte Trinité vous appellent, c'est tout de même quelque chose : aussi, avant d'entrer, je me recommande à Elle, de peur de trouver porte close. La Messe n'attend pas : « ce qui va être illuminant ne saurait être atteint qu'à grande vitesse. »

Sur le parvis, j'aperçois en passant une fillette qui joue avec sa mère, construisant et déconstruisant des petites tours en carton bariolé. Sur leur sommet, elle dépose avec application des figures animales : âne, paon, agneau, qu'elle affuble des noms les plus justes, en digne petite-fille de l'Adam des premiers jours. Un goéland passe sur les têtes et crie, faisant se lever la petite qui le pointe du doigt.

« Qui ? demande-t-elle à la mère, comme si, soudain, elle ne savait pas d'autre mot.

– Ma che brava, s'extasie-t-elle alors que je les dépasse. N'est-ce pas merveilleux ? Elle sait déjà que Dieu est en toute chose. »

Dans l'église, il n'y a que trois femmes, agenouillées dans l'ombre du chœur, deux vieilles amies et une jeune bien sur elle qui prie avec une ferveur manifeste. Je m'assieds au premier rang du minuscule transept, près du vieux confessionnal et de la porte qui mène à la sacristie ; depuis la marge, je fixe les deux rangées de longs cierges qui s'élancent au-dessus du tabernacle, bientôt allumés par le plus jeune prêtre pour initier l'illumination des fidèles. Dans l'ombre de la sacristie, je devine la silhouette peinte de l'apôtre de Rome, main droite levée, main gauche dans les plis de son tablier, un lac veineux sous ses lèvres espiègles. C'est ici même, entre ces hauts murs de marbre, que le saint de la joie a vécu sa pentecôte personnelle, lorsqu'en 1544 un globe de feu est entré dans sa bouche pour parvenir à sa poitrine et s'y dilater violemment. Je repense à tous ses pèlerinages nocturnes aux catacombes de la ville, vers Saint-Sébastien et au-delà, et je me sens toute pleine de sa joie, de son esprit joyeux, si bien que je crois l'entendre chanter comme un fou derrière cet-

te porte, jusqu'au pied de l'autel où rougeoient les bougies.

On entend sonner, dans la sacristie précisément, une toute petite horloge, la cloche privée du prêtre qui s'apprête dans l'obscurité. Un ange passe, c'est le même que celui du tableau de Tiepolo fils qui se trouve à Venise, dans l'Oratoire du Crucifix de l'église San Polo, et qui représente Philippe Néri en prière, comme jouant d'un orgue invisible sous un ciel qui s'ouvre et s'éclaire devant lui. De nouveau, on vient battre le rappel : la musique de l'exhortation a ses propres mouvements, ses propres modulations. Cette fois, c'est une cloche en tombac suspendue derrière l'orgue qui marque le début de la messe, et dont le servent d'autel vient de tirer le cordon. Le prêtre s'avance, les quatre *fedeli* se lèvent, et la chasuble blanche brodée d'or s'envole vers l'autel comme une feuille d'ypréau. On se signe, on récite les premières prières.

« *Introibo ad altare Dei. – Ad Deum qui laetificat juventutem meam.* » Dieu, qui fait la joie de ma jeunesse.



## MÉMENTO

Ce soir, à ma demande, le prêtre dit la messe à l'intention d'une âme singulière : celle de Philippe Sollers, mort le 5 mai dernier. C'est donc le lieu idoine, et à n'en pas douter, ce saint Philippe-là, ce Florentin de Rome que l'on fêtera dans quatre jours, aura toujours beaucoup intercédé pour son protégé français, car le chrétien voit les figures plus que les contradictions.

Il est intéressant de savoir dans quelle partie, à quel moment de la messe mention est faite des âmes défuntes, quel est le temps qui leur est proprement consacré. La consécration du pain et du vin a déjà eu lieu, le prêtre vient de rappeler les mystères du Christ et les sacrifices anciens, et surtout d'offrir le corps mystique (l'hostie et le calice) à Dieu, nous sommes donc au cœur du canon de la messe, qui précède la communion ; et c'est là que le prêtre, qui a prié plus tôt pour les fidèles vivants, adresse sa prière pour les défunts : « souvenez-vous aussi, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes ..., qui nous ont précédés avec le signe de la foi, et qui dorment du sommeil de la paix. » Là, j'essaie de me figurer quel corps dort sous la dalle de marbre du cimetière d'Ars-en-Ré, sous les montagnes de bouquets de fleurs, les officiels et les plus discrets. Je l'imagine un peu comme Fra Angelico sur le gisant sculpté de sa dalle funéraire, dans l'église de la Minerve : la tête sur un coussin, sur le seuil d'une porte, entouré de deux anges. Il semble sourire un peu, et dort donc du sommeil de la paix. Cette paix, qu'est-ce donc sinon « la pointe extrême du plaisir et du savoir », selon une autre formule de l'intéressé ?

Reprenons : à l'autel, le soleil de pain blanc est apparu et disparu au-dessus du ciboire, et c'est donc en priant pour qu'à cette âme singulière soit accordée une indulgence singulière que je quitte mon petit transept marginal ; la journée se referme sur elle-même, et avec elle un morceau de temps même, certains mois qui semblent avoir duré des siècles, ces mois de souffrance infernale et lente au cours desquels, comme pour m'aider à soutenir



cette lenteur, à m'apprendre l'endurance du coureur de fond, Sollers s'est présenté à moi comme un puissant spécifique. Me revient alors en mémoire le début de *L'École du Mystère*, petit roman de 2015 sur la foi et la « joie du ciel » qui s'ouvre sur une réflexion sur la messe. « Aussi loin que je me souviens, écrit Sollers, j'ai toujours voulu célébrer la messe. Pas en "enfant de chœur", non, mais en acteur principal, avec le moment-clé de l'élévation. D'abord, la transsubstantiation : un rond de pain blanc, après imposition des mains et prononciation des paroles sacramentelles, devient réellement un corps ressuscité et vivant. On le montre au public qui est là, une foule ou presque personne, peu importe. "En mémoire de moi" : dernier banquet avant l'épreuve de la traversée mortelle. »

En effet, qu'est-ce qu'un prêtre ? Un homme mort, un homme qui meurt, qui chaque jour, peut-être plusieurs fois par jour, traverse, rejoue et revit la mort. Mais *quelle* mort ? Est-ce la sienne ? « Mystère de la foi. » La lecture de l'œuvre de Sollers, prolongeant en cela, pour moi, l'exploration de celle de Bataille puis de Heidegger et préfigurant la découverte des Évangiles, me fut la porte d'entrée vers une certaine approche de la mort – approche, au sens qu'il donne à ce terme dans *Illuminations*, c'est-à-dire non pas au sens d'un certain point de vue sur la mort, mais vraiment au sens où c'est la mort qui s'approchait de moi et se faisait sentir dans une certaine expérience.

« Qui ne meurt pas de n'être qu'un homme ne sera jamais qu'un homme », écrit Bataille dans *L'expérience intérieure*. Sans doute peut-on déceler une part d'orgueil dans une telle déclaration : pourtant, inversant la proposition en sa positive (qui meurt d'être un homme sera...), j'y lis précisément cette expérience fondamentale qui est faite à l'heure et au lieu de la messe, cette « épreuve de la traversée mortelle » dont parle Sollers, ce rite de passage entre une vie humaine, trop humaine, et une vie divine, qui n'a rien à voir avec une quelconque « surhumanité » mais qui réside dans la connaissance et la jouissance de l'unité de l'humain avec le divin. Sollers, écrivain pour l'éternité, aimait à citer le chant XIV du *Paradis* de Dante : « De tout mon cœur et avec ce langage qui est le même en tous, j'offris

un holocauste » (v. 88-89), le sacrifice de soi-même, tout entier.

#### OFFRANDE

Pourquoi, donc, Sollers en temps de détresse ? Et de quelle détresse s'agit-il ? Je dirais, précisément, une ignorance de plus en plus profonde de la mort, de la douleur et donc de la joie. Dans ses entretiens avec Benoît Chantre, publiés sous le titre *La Divine Comédie*, Sollers parle d'une « biologisation du temps », d'une « irréalisation de la mort sous forme du mourir insignifiant, c'est-à-dire du massacre à longueur de temps ». Certains philosophes (je pense à Jankélévitch), et c'est symptomatique, ont dit que la mort est d'abord plutôt l'objet de ces sciences positives que sont la médecine et la biologie. Mais il va de soi que ce qui tombe sous le regard d'un biologiste n'est jamais la mort en tant que telle – la disparition, ce phénomène privatif qui nous fait toucher au néant –, mais toujours en tant qu'elle touche un vivant sous la figure du trépas. C'est ramener la mort à un moment dans la vie de tout un chacun, alors que personne ne vit sa propre mort de la même manière – la plupart, je l'accorde, je l'accorde, mettant le plus vite possible sous le tapis la question du néant, et quelques-uns choisissant au contraire d'aller au plus près d'elle, de s'y coller, pour comprendre ce qui, là, nous échappe, et quel venir-à-manquer s'opère.

C'est là quelque chose de fondamental à noter, qui correspond à un mouvement général qui petit à petit fait époque. Il y a quelqu'un d'autre qui, au début du XX<sup>ème</sup> siècle, l'a vu, et l'a décrit de façon précise : c'est Ernst Jünger (auteur qui semble avoir d'ailleurs intéressé Sollers, fût-ce passagèrement, trop passagèrement), dans son essai de 1934 *Sur la douleur*. Depuis un certain temps, écrit Jünger (à l'époque, un peu plus de deux-cent ans), on peut constater une augmentation de la sensibilité – de la douilletterie – en vertu de laquelle la mort et la douleur ont été refoulées de manière systématique et organisées, pour les exclure du champ de la vie et de la conscience. D'où, en fait, une insensibilité omniprésente, une atrophie de la véritable sensibilité, laquelle sent les choses et les *accueil-*



le, même lorsqu'elles lui sont contraires : d'où, également, et ce renversement est proprement diabolique, un passage au paradigme de la « boucherie », à l'automatisation et à la généralisation de l'œuvre de mort dans la plus grande indifférence.

A l'opposé du « monde de la sensibilité », Jünger voit un autre monde, un autre paradigme de l'existence : « le monde héroïque, ou cultuel », dans lequel la douleur est incluse et la vie repensée, ordonnée, de façon que l'on soit à tout moment préparé à affronter cette douleur, éventuellement à la dominer. Ceux qui appartiennent à ce second monde s'efforcent ainsi constamment de rester en contact avec la douleur, au travers d'une certaine discipline que Jünger considère commune, notamment, aux prêtres et aux guerriers. Ajoutons : aux poètes et aux écrivains, si tant est que l'on prenne ces termes en leur sens profond, plus profond que ce que l'on voudrait nous faire croire. Sollers appartenait – appartient – à ce monde, tout en ayant une vision extrêmement claire du premier, et a constamment cherché à *dire* ces deux mondes et leur différence.

Je reprendrai ici la question posée par Heidegger, lorsqu'il demande, dans *Pourquoi des poètes...*, au sujet de Rilke : est-il un écrivain (ou un poète) en temps de détresse ? Il ne s'agit pas du tout, ici, de savoir si Sollers (ou Rilke) est un écrivain de profession qui s'est trouvé, par hasard, être né et avoir écrit dans un temps de détresse. La question a bien plutôt ce sens-ci : avons-nous là, oui ou non, affaire à un homme qui, malgré ce temps de détresse, et aussi parce que ce temps est un temps de détresse, est toutefois parvenu à *écrire*, à *poétiser*, c'est-à-dire à se saisir de ce qui devient insaisissable – c'est là le péril –, et a cherché à dégager des ouvertures dans le langage, dans le monde, dans l'être ? D'où les questions posées ensuite par Heidegger : quel est le rapport de son écriture avec l'indigence de l'époque ? Jusqu'où descend-il dans l'abîme ? Jusqu'où parvient-il, une fois posé qu'il va aussi loin qu'il le peut ? Le critère qui fait et distingue un écrivain-poète est essentiellement quantitatif : combien de chemin est-il capable de parcourir ? Quelle dose d'abîme est-il capable d'admettre en lui, d'assumer ? Le corps prend aussi part à l'aventu-



re, autant que l'esprit. Ainsi s'éclairent les métaphores sportives chères à Sollers : il s'agit de s'entraîner, de se former, car il faut être capable de soutenir un certain rapport, une certaine vitesse, de tenir une certaine cadence, et aussi une certaine répétition (donc, en même temps, une certaine lenteur, celle de l'élément infernal) – on observera l'insistance, dans *Illuminations*, sur le rythme effréné de la course de Parménide vers les portes de l'Être, ainsi que la rapidité de l'écriture de Sollers.

Revenons à la Messe, revenons au prêtre. Le mien parle très vite, il va droit au but et ne traîne pas en route. De manière générale, lui aussi enchaîne les cérémonies, recommence toujours la même chose, refait toujours les mêmes opérations, la plupart du temps dans l'indifférence ou l'incompréhension généralisée, mais peu importe : il le fait, car s'il ne le fait pas, alors c'est la possibilité qu'une certaine porte s'ouvre qui disparaît, la possibilité que s'entame une descente dans l'abîme – pour ensuite remonter vers le ciel, « revoir les étoiles » – qui disparaît. Il faut tenir le coup, assumer cette responsabilité et son poids énorme, *prendre sur soi*, sans quoi c'est le possible lui-même qui se ferme. Traversée simultanée des trois temporalités : l'infernale (dans la répétition, le sempiternel retour du même), la paradisiaque (dans la jouissance de l'être toujours-nouveau) et la purgative (dans l'acheminement vers la parole par la parole elle-même, qui brise la glace de l'enfer et cherche la flamme de l'illumination – telle est la chance du prêtre, du penseur et de l'écrivain) ; expérience trine, qui est, dans l'être, ce qu'en musique on appelle un triolet : ce groupe de trois figures égales qui vient remplacer un temps binaire, cette division exceptionnelle du temps où l'on trouve trois en l'espace de deux – le monde est infernal et binaire, mais il arrive qu'on trouve en lui cette triple porte qui n'en est qu'une...

C'est sur ce point que, malgré les apparences, Sollers va très loin : dans sa capacité à faire se rassembler, de l'intérieur d'une temporalité infernale, répétitive, lente aussi, et dans une ouverture simultanée du temps qui s'appuie sur une mémoire formidable, des figures aussi disparates – contradictoires, dit-on – que profondément complémentaires, de la ré-

ponse desquelles naît une pensée profonde ; dans son aptitude à convoquer, en passant très rapidement de l'un à l'autre, des individus singuliers de l'histoire, dans leur corps et donc dans leur mort, pour faire parler (et pour parler lui-même) cette parole qu'ils abritent, parole extrêmement polyphonique, mais qui n'est en fait qu'une seule parole, « ce langage qui est le même en tous » : la parole de l'être.

#### BÉNÉDICTION

Certains moments du passé sont plus que de simples souvenirs, puisqu'ils se poursuivent toujours en moi, défiant le temps et son « il y était » ; ils sont avec moi comme un éventail dans ma poche, dont j'aime voir passer dans mes yeux les motifs et les plis. Me voici maintenant à Paris, en septembre 2019 ; je pense à peine aux « événements de rentrée » d'une École dont il ne faut pas salir le nom et il fait un temps très étrange. Nous sommes deux dans cette aventure de quelques heures, et comme nous sommes un peu en avance nous faisons un tour chez Deyrolles, où nous nous promenons distraitement entre les papillons et les grands fauves empaillés. Étranges visions de ce que le mot « pétrification » signifie. Mais enfin, l'heure tourne vite, et nous voici qui attendons, dans le vestibule vide du 5, rue Gaston Gallimard, qu'un silencieux cicérone vienne nous chercher pour nous conduire dans les étages, jusqu'au fameux bureau où Sollers nous attend. L'écrivain et l'ami fument des cigarettes, discutent tranquillement tandis que je prépare mon appareil photographique – l'objet de ma venue. Je ne ferai que quatre clichés, dont deux me plaisent beaucoup. Sur l'un, on distingue très nettement le titre d'un livre en français et en chinois : « Éloge de l'infini », et un signe secret de la main : qui verra, verra.

Il faut rapidement partir, c'est un rendez-vous court aujourd'hui ; il faut partir, mais pas avant de lui avoir donné un dessin avec cette inscription : « pour Ph. Sollers, cette trace qui s'efface », et surtout pas avant d'avoir reçu, ici aussi, une bénédiction spéciale – et une bénédiction dit toujours à la fois ce qui est et exhorte à l'être : le salut galant d'un autre

temps, et six mots mystérieux qu'il m'adressa indirectement, que je n'oublierai pas : « Elle est très forte, votre amie. » Grâce à Dieu, qui fait la joie de ma jeunesse.

*Juliette Vallejo*  
septembre 23.

